



HAL
open science

Jamaa Lafna en temps de ramadan. L'exil du merveilleux aux Îles Waqwaq

Abdelmajid Arrif

► **To cite this version:**

Abdelmajid Arrif. Jamaa Lafna en temps de ramadan. L'exil du merveilleux aux Îles Waqwaq. 2021. hal-03274888

HAL Id: hal-03274888

<https://hal.science/hal-03274888v1>

Submitted on 30 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ABDELMAJID ARRIF

**Jamaa Lafna en temps de ramadan.
L'exil du merveilleux aux Îles Waqwaq**



Collection Graphiques © Abdelmajid Arrif - 2010
Photographie © Abdelmajid Arrif - 2019, Marrakech

Abdelmajid Arrif

Jamaa Lafna en temps de ramadan. L'exil du merveilleux aux Îles Waqwaq

JE décide de me rendre à Marrakech pendant le mois de ramadan afin de visiter Jamaa Lafna sous influence de cette temporalité particulière, jeûne, abstinence, et observer en quoi cela affecte la Place et les spectacles et activités qui l'animent ordinairement.

J'arrive sur la Place une demi-heure avant la rupture du jeûne. Je l'avais quitté en juillet débordante d'animations et de monde. Jamaa Lafna s'annonçait au loin au rythme des sonorités des halqa. Aujourd'hui, elle tranche par sa timidité sonore. Seuls les issawa, décidément les forces chtoniennes de la Place, sont là et de temps en temps un souffle de ghayta, flûte, atteignait mes oreilles. Je cherche en vain une halqa. La Place est aérée et le regard peut l'embrasser dans toute son étendue, chose rare tellement la foule est dense et compacte ici. Je vois le dresseur de singes qui a enfermé ses singes dans leurs cages et est assis-là indifférent, chose extraordinaire, au passage des touristes. Seules quelques tatoueuses appliquent leurs seringues, emplies de henné, sur quelques cuisses, chevets...

Le contraste est sidérant entre la réalité d'une Place que j'ai laissée il y a une quinzaine de jours et celle soumise aujourd'hui aux impératifs du rite ramadanesque.

L'image qui me vient immédiatement à l'esprit est celle d'une Place passée au tamis religieux ne retenant que les non-musulmans qui continuent leurs activités touristiques et récréatives. Les musulmans pratiquants et les musulmans sociologiques ont abandonné la Place préoccupés qu'ils sont par l'observance du rite et de ses injonctions sacralisées.

Une sorte de calme et de sérénité habitait la Place. Était-ce le coucher du soleil annonciateur de la rupture du jeûne ou bien le privilège d'observer la Place dans une phase de rupture de rythme en baisse de tension commerciale, sociale qui la rendait agréable à mes yeux ?

Je me dis qu'en ce jour de ramadan, le touriste non marocain est roi et recouvre une certaine liberté de mouvement et de réserve territoriale qui rend sa présence sur la Place moins soumise aux sollicitations diverses et variées.

La seule animation notable était celle orchestrée par les restaurateurs qui pouvaient cumuler tous les biens de la diversité religieuse. Ceux des chrétiens affranchis du jeûne et qui peuvent manger à toute heure et ceux des musulmans qui bientôt, dans à peu près un quart d'heure, pourront passer à table.

Je décide de m'avancer dans les allées du carré des restaurateurs. Un jeune rabatteur polyglotte attire mon attention par sa dextérité à harponner le touriste dans toutes les langues du monde européen et au-delà (français, espagnol, flamand, allemand, italien, anglais ça va de soi, et urdu...). Je suis littéralement fasciné par son jeu et sa maîtrise de la chose humaine et de ses trames de langues.

Je me laisse prendre au jeu et m'installe à sa table, dans l'attente de l'appel du muezzin, pour être le plus près de lui et profiter du spectacle que donnent les restaurateurs sur la Place. Les restaurateurs et leurs commis procèdent en fait à un jeu, un jeu sérieux, celui d'une joute dans les langues de Babel pour attirer vers leurs étals les chalands. Je ne sais sur quel critère sémiologique les commis fondent leur choix de tel ou tel idiome pour aborder le touriste. Les restaurateurs s'apostrophent entre eux, se lancent des défis, se moquent de l'un, ou bien dans un applaudissement général reconnaissent la performance réussie de l'autre.

Ce sont des prises festives théâtralisées qui produisent en même temps une animation et un spectacle auxquels le touriste n'est pas indifférent et l'attirent dans le filet de tel ou tel restaurateur.

C'est un art commercial qu'il ne faudrait pas mépriser et qui n'est pas si loin dans ses procédés de ceux usités par les hlayqia. Certains Marocains se sentent blessés dans leur narcissisme national face à un tel spectacle déroulé pour l'étranger. Un sentiment de faiblesse et d'humiliation que l'exagération du spectacle redouble. Ce jeu de prédation de clients est si banal sous d'autres cieux. Je pense aux territoires balnéaires touristiques crétois ou grecs. Cet art est aussi signe de force des restaurateurs de la Place face aux détenteurs du patrimoine oral de l'humanité, les hlayqia, dont les revenus ne peuvent égaler ceux des restaurateurs qui grignotent depuis quelques années leur territoire d'exercice et finiront peut-être par signer leur mort. De plus leur table est ouverte toute l'année invariablement, ramadan ou pas.

On s'est exclusivement intéressés aux hlayqia, banalisant leurs activités ou les jugeant non dignes d'intérêt au regard des acteurs du patrimoine oral de la Place. Or la restauration à Jamaa Lafna est une fête à la cuisine marocaine et à ses plaisirs. Une imagination et un art de la présentation, de l'accommodement et de la mise en scène inégalée. Avant de s'adapter aux touristes étrangers, elle a été faite pour le marrakchi, les passagers ou les touristes de l'intérieur. Elle a ses passionnés pour qui elle représente un passage obligé sans lequel le voyage garde un goût d'inachevé. Elle a ses plats royaux : tangiya, escargots... la liste est longue.

Elle est chantée par les hlayqia et quelques qside (poèmes chantés) en sublimant le suc et les saveurs. Un plaisir du corps supplément d'âme au plaisir des autres spectacles qu'offre la Place.

« Si tu es fatigué de tourner de cercle en cercle et que tu as senti le parfum de la fumée qui t'a rappelé la nourriture, tu trouveras tout ce que tu désires à Jamaa Lafna. Il te suffit de le commander. Voici, devant toi, les saucisses, les abats, le poulet rôti, les tagines, la tête cuite à la vapeur, la hrira (soupe) avec des dattes, les haricots, les lentilles... de la viande et le plaisir de tremper les doigts dans la sauce. Voici Jabane (sorte de nougat), koul

ou bane (régale-toi et montre-le ostentatoirement), le poisson, les frites, les aubergines. Voici les passionnées d'escargots et les gens du sandwich aux pommes de terre. » (Poème composé par Abderrahim Azaliyya, hakawati de la Place Jamaa Lafna enregistré et traduit par Abdelmajid Arrif).

N'est-il pas intéressant de voir un dialogue souterrain des cultures, un Marocain, un Japonais, un Français et un Américain liant langue autour d'une tête de veau cuite à la vapeur offrant sa cervelle en promesse de régal ? Des rencontres improbables autour de l'essentiel et de ses plaisirs masticatoires.

Le sentiment étrange qui m'assaille quand je visite la Place et Jamaa lafna, c'est que le Marocain s'interdit un comportement de touriste, au bon sens du terme, chez soi : sortir de soi pour découvrir l'autre de soi, se dé-placer et re-placer son regard au point presque d'atteindre le statut d'étranger à soi. On dirait que cette attitude doit être réservée au touriste étranger qui polarise l'attention et des intérêts de toute sorte.

En sortant de la gare de Marrakech, j'arrête un taxi et prends immédiatement l'initiative de placer mes bagages dans le coffre et je monte devant, technique que j'utilise à Marrakech pour ne pas subir les stratégies discriminatoires pratiquées par les chauffeurs de taxi : prétexter la prière, la fin de service ou bien une direction opposée pour éviter le Marocain au bénéfice d'un touriste étranger. Dans ce pays c'est le chauffeur qui choisit sa direction et le client chanceux est celui qui va dans la même direction que le chauffeur !

Le chauffeur me parle alors en français et me dit : « Vous avez vu Monsieur, je vous ai pris seul ». Ce qui veut dire qu'il m'a évité la compagnie d'autres Marocains eux aussi en attente de taxi. Je dois me sentir honoré de ce geste de mépris pour ses concitoyens, oublier de lorgner le compteur et payer en conséquence à la hauteur de l'honneur qu'il me fait.

Je le coupe net et demande dans un arabe campagnard exagéré de me conduire à Bab Doukkala et, pour l'achever, je lui demande d'activer le compteur.

Je ne veux pas abuser de cet exemple et l'exemplarifier en combat de coqs ¹ mais il signifie pour moi cet effet de polarisation sur l'étranger et sur ses idioties culturelles supposées qui ont des effets aussi sur les rapports à l'intérieur de la société marocaine elle-même. Le dénigrement de soi et le jeu supposé d'intelligence sur le différentiel se paient !

A quoi tient le fait qu'on me prend souvent pour un étranger ? A mon sens, à peu de choses. Marcher en promeneur qui s'arrête souvent, lève les yeux et les balade de manière distraite ou attentive, se positionner en étranger au lieu... Le sac-à-dos, le bermuda, les sandales, l'appareil photo et la caméra aident aussi beaucoup.

Mon orgasme intellectuel se produit quand, comme tout à l'heure, au seuil de la Mosquée Ben Youssef un jeune m'interpelle : « Mezquita, no photo ! ».

Si je n'étais pressé et idiot religieux, je serais entré et j'aurais fait mes ablutions pour lui répondre. Mais sourire en coin, je continue mon chemin en lui disant : « Allah yataqabbal » (Que Dieu accepte ta prière), signant théâtralement ainsi ma proximité supposée avec lui.

Les exemples sont nombreux et souvent prêtent au ridicule.

Pour revenir à la Place, je dirais qu'en ces jours de ramadan elle ménage une ambiance d'intimité aux touristes étrangers dans l'absence notable de touristes marocains. L'addition à payer pour les gens qui vivent de la place, cartomanciennes, hlayqi, faiseurs d'amulettes, saltimbanques de tout poil... est lourde. Elle est d'autant plus difficile à digérer que ramadan correspond cette année au mois d'août.

Je consomme la rupture du jeûne donc sur la Place puis je vais m'installer à la terrasse de Café de France. Comme à l'accoutumée, je prends des nouvelles de Juan Goytisolo, grande figure de ce Café et habitué du lieu. Le serveur m'apprend qu'il n'est pas encore revenu de son voyage. En vérité je ne connais pas personnellement Juan Goytisolo et je l'ai vu une seule fois dans ce café sans oser l'aborder et l'ennuyer avec mes propos de « fan ». Mais je procède rituellement à cette interrogation auprès des serveurs comme quelqu'un qui visite l'ombre du saint protecteur du lieu. Celui par qui la baraka et le malheur est arrivé : la

1. Clin d'œil à Clifford Geertz.

patrimonialisation de la place. J'exagère sûrement la formulation, mais je fais ici référence à son rôle éminent dans la labélisation par l'Unesco de la Place en tant que patrimoine oral de l'humanité et aux bruits et agitations qui en ont découlé localement. Mais je considère que les vingt dernières pages de son roman Makbara représentent ce qui s'est écrit de plus juste et de plus beau sur la Place. Makbara (cimetière) serait-ce un titre prémonitoire ?

D'un coup j'aperçois les colombes de Nini. Mon regard s'agite et le cherche, en vain. A la place, je vois un homme terne, silencieux assis sur une natte le regard absorbé dans la fumée de cigarette que sa bouche dégageait. J'apprends plus tard que Nini a abandonné la place pour la période du ramadan et qu'il est parti en tournée au Maroc en visites familiales et professionnelles de divinations.

A quelques mètres de là, Abderrahim Azaliyya peinait à réunir suffisamment de monde pour dessiner un cercle pour la circulation de ses histoires de rois puissants, d'îles merveilleuses, de djinns et de vierges éternelles ! Avec majesté, prestance, ce qui redouble encore sa faillite en ce soir, il lançait ses paroles dans le ciel de Jamaa Lafna en quête d'une écoute attentive. Seul l'écho de sa voix lui revenait ponctué des coups que les paumes de ses mains essayaient de rythmer. Je décide de le filmer et j'assiste en spectateur de l'ombre à sa performance : réunir des hommes, des femmes et des enfants et les installer en auditoire de son cercle malgré leur résistance à se coaguler autour de sa personne. Il a mis plus de vingt minutes avant de former le cercle et de dérouler son histoire. C'est à ce moment que je me suis levé pour l'écouter. Je le trouve alors dans le palais d'un roi puissant qui a réuni autour de lui un fqih, un pêcheur, un menuisier et un voleur pour leur demander de partir aux îles Waqwaq sauver sa fille captive d'un djinn puissant.

Je l'écoute et l'enregistre jusqu'à la fin de son histoire et lui glisse quelques billets pour alourdir la paume de sa main en exil de dirhams. Il a passé une heure et demie pour ne collecter que cinq dirhams², lui le patrimoine oral de l'humanité, parmi les derniers hakawati (conteurs) de la place.

2. Moins de cinquante centimes d'euros.

Il signale la fin de la halqa qui se disperse immédiatement et abandonne la fille d'un roi aux mains du djinn des djinns. Il vient me remercier chaleureusement pour mon geste et ma considération de son art. Je prends des nouvelles de Nini car je sais qu'ils se connaissent – j'apprends qu'ils sont apparentés par alliance –, puis il se lamente sur le sort des hakawati et de la place Jamaa Lafna où l'art de l'oralité est en exil. Effectivement, la mort de Jamaa Lafna en litanie revient à mes oreilles de plus en plus. Il sort de son sac son book et me montre des coupures de journaux le concernant à différentes phases de sa vie, des attestations et des diplômes es patrimoine oral... Je l'invite à partager un café et à discuter ensemble, micro ouvert. Ce qu'il accepte sans problème et sans essayer de monnayer ses paroles et les informations que je pourrais en tirer. Rares les hlayqi qui partagent cette disposition. Je n'en ai rencontré pour le moment que deux : Nini et Azaliyya.

La rencontre fût belle et riche. Deux heures de discussion ouverte qui m'amènent encore une fois à dire : Jamaa Lafna est mort, vive Jamaa lafna !

Jamaa Lafna, Marrakech, 17-19 août 2010 (Ramadan)

